

Bernard Delcord

A PROPOS DE QUELQUES « CHAPELLES » POLITICO-LITTERAIRES EN BELGIQUE (1919-1945)

La guerre de 1914-18 s'était soldée, en Belgique et en France notamment, par des modifications fondamentales de la conscience, tant individuelle que collective, qui ne furent pas sans répercussions sur les divers rouages de la vie publique. La fraternisation des hommes dans les tranchées avait suscité dans toutes les couches de la population une aspiration très profonde à davantage de justice sociale; ceux qui avaient eu le courage de combattre pour la patrie avaient droit à la considération, à l'admiration et au respect de tous, et pour nombre de nos compatriotes l'octroi du suffrage universel masculin (1) et de la liberté syndicale (2) concrétisaient cette aspiration. De plus, le bilan de l'hécatombe gigantesque qui laissait l'Europe exsangue éveilla l'immense espoir d'une paix définitive, si bien que la guerre qui s'achevait, chacun le proclamait haut et clair, devait être la « der des der ». Quant à l'expérience du feu, elle avait fait naître la constatation que les véritables chefs se mesurent aux mérites, c'est-à-dire à l'intelligence et au courage devant l'ennemi, toutes choses que les galons — trop souvent conférés aux officiers du fait de leur appartenance sociale et de la routine des casernes — n'impliquent nullement en soi (3).

Pour un certain nombre d'intellectuels, ces modifications de la conscience se traduisirent dans des prises de position politiques. Ils attendaient une démocratie véritable, qui mît à la tête des Etats de vrais chefs, soucieux de justice sociale et de fraternité pacifique confondues dans un idéal élevé.

En lieu de quoi ils voyaient que le pouvoir se trouvait confisqué par des hommes trop souvent incompétents, les parlementaires, eux-mêmes jouets des partis et des puissances d'argent. En France, d'importants mouvements démocratiques anti-parlementaires (4), attisés par des ligues (5) et alimentés par des scandales politico-financiers (6) secouèrent les anciens combattants et l'on vit même, le

(1) En 1920.

(2) Par la loi du 24 mai 1921, complétée par celle du 14 juin 1921 limitant la journée de travail à huit heures et la semaine de travail à quarante-huit heures.

(3) Pierre DRIEU LA ROCHELLE, exprime cette idée avec force dans une nouvelle parue en 1934 chez Gallimard, *La comédie de Charleroi*, où un simple soldat en vient, au cœur de la bataille, à remplacer son lieutenant et ses sergents, dépassés par les événements.

(4) Comme les Croix-de-feu ou l'Union nationale des Combattants.

(5) La Ligue d'Action Française, de Charles Maurras et Léon Daudet, la Ligue des Contribuables, la Solidarité Française du parfumeur François Coty et les Jeunesses Patriotes du député Pierre Taittinger, par exemple.

(6) Tels que l'affaire Stavisky.

à février 1934, la République vaciller sous les coups d'une émeute sauvage qui fit quinze morts et 1.435 blessés, dont 57 au moins par balles (7). Une agitation semblable exista en Belgique vers la même époque, et personne n'a oublié les célèbres balais rexistes qui, en 1936-37, enjoignirent aux « pourris » de débarrasser la scène politique (8).

De surcroît, une nouvelle guerre contre l'Allemagne se profilait à l'horizon. Elle risquait de prendre d'énormes dimensions. Il apparut rapidement que la SDN, du fait de l'antagonisme des divers intérêts nationaux, serait totalement incapable d'éviter le conflit. A partir de 1933, la menace se fit de plus en plus réelle, et l'on vit éclore un peu partout des mouvements pacifistes de gauche et de droite, rejoints par des écrivains de renom comme Jean Giono, Pierre Drieu la Rochelle, Erich-Maria Remarque et, en Belgique, Robert Poulet, Pierre Daye, Jean Tousseul. A droite, on y accusait les forces parlementaires et le « mur d'argent », tandis que la gauche — les gauches, devrions-nous dire — incriminait le fascisme, considéré comme le dernier avatar d'un capitalisme moribond, auquel il fallait répondre par l'antimilitarisme et le pacifisme inconditionnel (9). Tous s'accordèrent, en 1936 et pour un bref moment, sur la nécessité d'un retour à la politique de neutralité de la Belgique.

Il semblait enfin que rien, ou presque, n'était fait pour les prolétaires. Le suffrage universel n'avait abouti qu'à l'embourgeoisement du socialisme, dont les idéaux révolutionnaires n'étaient plus que des mots et s'étaient, en tout cas, montrés impuissants à enrayer la récession qui frappa durement les petites gens lors des diverses crises économiques de la fin des années 20. La révolution socialiste demeurerait donc introuvable dans notre pays, et le bolchevisme, s'il séduisait certains, en écoeurait d'autres du fait de ses excès de violence, de ses échecs économiques, de son athéisme militant ou de son collectivisme, négation de cet individualisme si ancré chez tant de Belges (10).

Cette triple déception apparut au grand jour à l'occasion des élections législatives du 24 mai 1936. Ecoutons Frans Van Kalken : « La campagne électorale de 1936 trahit le désarroi des esprits, par ses extrêmes véhémences. Les rexistes dépassèrent tous les partis en brutalité offensive, combattant simultanément la ploutocratie, le conservatisme bourgeois, le Front populaire et le communisme. De leur côté, les communistes entraînaient le prolétariat vers de nouvelles et immédiates conquêtes sociales, celles-ci ayant, selon eux, deux fois été scandaleusement retardées, non par les crises de 1926 et de 1930, mais par le maugré des capitalistes et la pusillanimité du Parti ouvrier. » (11).

(7) On omet trop souvent, Dieu sait pourquoi, de préciser que l'Association Républicaine des Anciens Combattants, d'obédience communiste, se trouvait ce soir-là dans la rue aux côtés des Croix-de-feu du colonel de la Rocque et des Camelots du Roi de Maurras...

(8) Ajoutons que si les militants rexistes étaient fort jeunes, leurs électeurs ne l'étaient pas tous...

(9) Cfr Léo MOULIN, *Le pacifisme des Gauches dans la Belgique des années 30*, in *La Revue Générale*, Bruxelles, août-septembre 1963, n° 8-9, pp. 35-45.

(10) Cfr Charles SAROLEA, *Ce que j'ai vu en Russie soviétique*, Bruxelles, Dewit, 1925 et Joseph DOUILLET, *Moscou sans voiles*, Paris, Editions Spes, 1928; ce dernier ouvrage inspira HERGE dans la conception de son célèbre album intitulé *Tintin au pays des Soviets* (1929). Charles Saroléa était un Liégeois, nommé professeur à l'Université d'Edimbourg, il y amena l'un de ses étudiants, Georges Poulet. En 1926, Pierre DAYE avait publié un reportage sous le titre de *Moscou dans le souffle d'Asie* (Paris, Librairie Académique Perrin), que la critique tint généralement comme beaucoup trop favorable au communisme...

(11) *Entre deux guerres, Esquisse de la vie politique en Belgique de 1918 à 1940*, Bruxelles, Office de Publicité, 1944, pp. 76-77.

De plus, la question linguistique amena un nombre sans cesse croissant de Flamands à adopter des comportements de plus en plus tranchés. Quoique ne perdant pas de vue l'importance de cette problématique, nous ne l'aborderons guère dans la présente étude, que nous consacrerons, pour l'essentiel, à divers groupes d'intellectuels francophones dont l'histoire n'a été abordée que rarement.

1. LA QUESTION SOCIALE

La crise des valeurs que nous venons d'évoquer, doublée d'une crise de régime, amena un certain nombre d'intellectuels à se mettre en quête d'une troisième voie, d'une révolution sociale authentique qui tienne vraiment compte des aspirations et de la valeur de chacun. Parmi ces intellectuels, c'est sans conteste à Robert Poulet que doit revenir la première place, tant du fait de son grand talent, de la cohérence et de la profondeur de ses idées, que du rayonnement qu'elles connurent et des polémiques qu'elles suscitèrent, avant et après la guerre.

Né à Liège en 1893, cet ingénieur des mines s'était couvert de gloire, de blessures et de décorations comme officier patrouilleur au cours de la première guerre mondiale, après quoi il s'en était allé vivre en Thiérache la condition des ouvriers agricoles, puis celle des tourneurs sur métaux dans le Beauvaisis, avant de faire cent métiers (du balayeur au scénariste, en passant par l'acteur et l'assistant du metteur en scène) dans les studios cinématographiques de Nice. En 1931, les Editions Denoël, alors naissantes, publièrent son premier roman, *Handji*, qui fut accueilli par la critique parisienne comme un quasi chef-d'œuvre. Suivirent alors *Le Trottoir* (1931), *Le meilleur et le pire* (1932) puis *Les Ténèbres* (1934) et un pamphlet percutant : *La révolution est à droite* (1934). Entre-temps, Robert Poulet était devenu rédacteur à la *Nation belge*, le journal de Fernand Neuray, où il tenait une importante rubrique de politique intérieure. C'est à la qualité de son oeuvre littéraire et à la rigueur de ses arguments politiques qu'il doit d'avoir été l'un des phares de la vie intellectuelle en Belgique avant la guerre, à l'instar, pour la France, de ses amis Drieu la Rochelle et Brasillach. Comme eux, il se fit le chantre d'un fascisme occidental, théorique, correspondant à son sens personnel du romanesque ou, à tout le moins, répondant à son attente d'une vie élevée, enthousiaste et virile, alliant les forces les plus saines de la révolution aux meilleures survivances de la tradition.

Robert Poulet fut, avec Franz Hellens, l'un des principaux animateurs du célèbre *Groupe du Lundi* qui comprenait bon nombre des meilleurs écrivains belges de langue française de l'entre-deux-guerres; il avait auparavant participé à l'expérience de la revue *Nord*, puis avait réuni chez lui diverses personnalités de gauche et de droite en vue de la rédaction d'un projet politique appelé à transformer notre Constitution. Sa participation à l'équipe du *Nouveau Journal*, entre 1940 et 1942, bien qu'elle eût été



Robert Poulet en 1934 (*Arch. pers. auteurs*)

menée avec l'accord de Laeken ⁽¹²⁾ — qui se tut au moment décisif — lui valut en 1945 une condamnation à mort pour haute trahison, à l'issue d'un procès extraordinaire où les passions partisans se firent jour non seulement dans la presse, mais aussi dans les prétoires. Cette peine fut commuée en détention perpétuelle, notamment après qu'une pétition en sa faveur eût recueilli un nombre considérable de signatures prestigieuses. Il fut relâché en 1951, et gagna alors Paris où il reprit la plume. Il est aujourd'hui considéré par beaucoup comme l'un des meilleurs critiques littéraires français, doublé d'un moraliste de haute tenue. Ses pamphlets ⁽¹³⁾ ont eu un retentissement certain. En 1985, l'Académie française lui décerna un prix, couronnant « l'ensemble de son oeuvre ».

Qu'étaient, dans les années 20 et 30, les idées sociales de Robert Poulet ?

« J'ai toujours considéré la condition des prolétaires comme une honte sans nom, imputable à l'ordre bourgeois, à la civilisation machiniste. Il n'y eut jamais d'esclave plus abandonné que l'ouvrier au temps du capitalisme en expansion, appuyé sur le régime parlementaire et sur l'économie libérale. Surtout, j'avais pu mesurer en 1919-1922 l'injustice profonde d'un système qui, à chaque crise locale, jette une population entière dans le chômage, la gêne et le désespoir. Combien de fois, à la fin du mois, avais-je vu rentrer l'un de mes beaux-frères d'alors, sombre, la démarche traînante : 'Plus de travail à partir de lundi.' Et la vieille maman répondait (...) : 'Comment va-t-on faire ? Voilà pourquoi rien ne me paraissait plus urgent que de réclamer pour le travailleur manuel un minimum de sécurité et de dignité ⁽¹⁴⁾ ».

« [Le] grand ennemi [de Fernand Neuray] était le socialisme, que lui trouvait par trop révolutionnaire et moi trop peu... Avec indignation, je constatais que les leaders de l'extrême-gauche s'accommodaient à merveille du 'régime' qu'ils avaient naguère si éloquemment et si justement dénoncé, et qu'ils en devenaient peu à peu les plus sûrs soutiens. Pour les Vandervelde, les Destree, les Wauters, il ne s'agissait plus de mettre à bas le régime capitaliste, mais de s'y installer en force et de lui arracher à point nommé de judicieuses concessions, à la fois substantielles et inoffensives. Quant aux 'réformes de structures' exigées par le prophète Marx, on continuait à les réclamer en théorie, tout en en remettant in petto la réalisation à des temps meilleurs. Or, j'étais certain que l'ordre bourgeois allait au désastre irrémédiable ⁽¹⁵⁾ ».

(12) Le comte Capelle, secrétaire du Roi, eut avec Robert Poulet des relations suivies durant toute cette période. Dans un premier temps, après la guerre, ce haut dignitaire affirma qu'elles relevaient de sa propre initiative, puis, interrogé par la justice, il dut reconnaître qu'il avait agi sur ordre du Roi. L'article d'Alain DANTOING, *Le Léopoldisme en cause*, que nous joignons en annexe, établit la communauté de vues entre Robert Poulet et le Roi d'octobre 1940 à janvier 1943.

(13) *Contre l'amour*, Paris, Denoël, 1961; *Contre la jeunesse*, Paris, Denoël, 1963; *Contre la plèbe*, Paris, Denoël, 1967; réédition des trois textes en un volume en 1971.

(14) Robert POULET, *L'Oiseau des Tempêtes* (Mémoires inédits), chap. V, pp. 38-39 (Arch. pers. Alain Dantoing).

(15) *Ibidem*, p. 21.

C'est donc parce que les partis de gauche s'étaient révélés impuissants à résoudre le principal problème social, celui des prolétaires, que Robert Poulet en vint à s'intéresser au fascisme. Il ne fut pas le seul.

De son côté, José Streeel, se fondant sur une analyse serrée, fit le procès du capitalisme :

« En intensifiant le rythme de la vie, [la guerre de 1914-18] a, en quelque sorte, comprimé la durée et rapproché le moment où le libéralisme succomberait sous le poids de ses conséquences désastreuses.

De toute façon un jour devait venir où les possibilités d'expansion coloniale trouveraient leurs limites, où l'équipement économique des pays extra-européens en ferait des rivaux et non plus des clients ou des fournisseurs de matières premières, où la production devrait enfin s'imposer des règles au lieu de pouvoir toujours compter sur des débouchés nouveaux.

Jusqu'en 1930, l'économie européenne s'est développée en ordre dispersé, créant son outillage au gré des contingences momentanées sans se soucier de l'adapter aux nécessités d'une production normale rationnellement répartie. Quand on s'aperçut que cette politique menait à une impasse, il était trop tard : les richesses investies dans un outillage inutilisable étaient perdues, le personnel recruté pour le faire fonctionner devait se résigner au chômage. Les expédients auxquels on recourut dans le cadre de l'économie libérale pour vaincre la crise furent sans efficacité. La plupart d'entre eux, notamment les manipulations monétaires, n'eurent d'autre effet que de modifier la densité sociale des divers pays et de compromettre leur équilibre par une prolétarisation étendue des classes moyennes et une mainmise complète du capitalisme bancaire sur les économies nationales (...)

Au milieu de ces vicissitudes l'or perdait, par son accumulation dans un seul groupe économique, sa valeur d'étalon international et était menacé de stérilisation. Le monde se fragmentait en économies fermées, hérissées de barrières douanières et défendues par des réglementations de toutes sortes. Les tenants de l'orthodoxie libérale ont dénoncé dans ce compartimentage économique la cause de tous les maux alors qu'il était seulement une conséquence. Pendant dix ans, l'économie à bout de souffle n'a vécu que par des moyens de fortune et sa situation n'a pas cessé d'être précaire. ⁽¹⁶⁾ »

La grande crise de 1930 avait entraîné, au sein même de la société libérale, une modification structurelle majeure : par suite du recours massif et universel au crédit, un capitalisme bancaire se superposait au capitalisme industriel, et s'élevait en maître de ce dernier.

« Le sort [du capitalisme bancaire] ne se désolidarisa nettement de celui de l'industrie qu'à partir du moment où, obéissant à la loi du profit, fondement de tout capitalisme, il prétendit maintenir ou même renforcer sa position propre malgré les malheurs des temps. Il en agit à l'égard du capitalisme industriel comme celui-ci avait fait avec son personnel autrefois. Le même principe de recherche exclusive du profit aboutissait à une nouvelle décomposition sociale, à une nouvelle forme de l'oppression du plus faible économiquement par le plus fort, à une nouvelle négation de la solidarité unissant ceux qui participent à une même forme d'activité ⁽¹⁷⁾. »

(16) José STREEEL, *La révolution du XXe siècle*, Bruxelles, N.S.E., 1942, pp. 46 ss.

(17) *Ibidem*, p. 49



José Streeb, l'auteur de *La Révolution du XX^e siècle*



La locomotive capitaliste ayant déraillé, des solutions radicales s'imposaient d'urgence. Lesquelles ? Pas celles préconisées par les thèses marxistes, vieilles de près d'un siècle, et dont le dogme de la lutte des classes était inopérant pour deux raisons au moins.

- Tout d'abord, la richesse ne s'était pas concentrée entre les mains d'un très petit nombre de possédants, les célèbres « deux cents familles ». Au contraire ! Elle avait plutôt tendance à s'éparpiller ; mais ceux qui parvenaient à en obtenir la disposition tenaient les rênes du crédit, ce nouvel instrument de domination. L'oppression capitaliste s'opérait donc désormais à partir du secteur tertiaire, celui des services, des banques.

- De plus, parce qu'elle dressait les uns contre les autres des hommes qui n'étaient pas (les prolétaires) et plus (la petite bourgeoisie) détenteurs du pouvoir économique, la lutte des classes, en affaiblissant ses adversaires, renforçait le pouvoir du capitalisme bancaire. Dès lors, que fallait-il faire ? Constituer un vaste front du travail « groupant tous ceux, riches ou pauvres, employeurs, salariés ou indépendants, qui apportent à la vie économique une participation active quelconque. La première tâche de ce front du travail serait de détruire la domination malsaine du capitalisme bancaire et de ramener le crédit à sa fonction d'auxiliaire de l'économie. Il aurait également à créer une économie vraiment populaire dont l'évolution serait désormais liée étroitement au rythme de la vie sociale (18). »

Cette hypothèse du front du travail intégrait, somme toute, quelques unes des idées que de jeunes théoriciens avaient introduites au sein même du Parti Ouvrier, et plus particulièrement Henri De Man et Paul-Henri Spaak. « Jeunes Turcs » du socialisme belge, ils avaient, vis-à-vis de la situation économique de 1934-36, énoncé une analyse assez similaire et avaient créé, au sein de leur parti, une tendance qualifiée de socialiste-nationale. S'il est bien certain que leur socialisme national ne s'identifiait pas au nazisme, il n'en avait pas moins bien des atomes crochus avec le fascisme d'un Robert Poulet (19). Et ce dernier plaça de très grands espoirs dans le premier gouvernement Van Zeeland, dont De Man et Spaak étaient, en quelque sorte, le fer de lance :

« J'avoue qu'avec la promotion du nouveau gouvernement, je crus arrivée l'heure de la 'révolution belge'. La base du nouveau programme était une dévaluation de la monnaie, ou faillite du tiers, contre laquelle tous les possédants du pays se liguèrent. Je me moquais bien des revenus et des tantièmes de ces messieurs, je ne voyais qu'une chose : les vieux cadres politiques et sociaux allaient craquer ; on allait renverser les obstacles qui s'opposaient à la

(18) *Ibidem*, p. 52.

(19) A la page 298 de son essai intitulé *Après coup* (Bruxelles, Editions de la Toison d'Or, 1941), Henri DE MAN se qualifie lui-même de « théoricien du 'fascisme de gauche' ». Il écrit aussi : « La majorité [en m'élisant président du P.O.B.] ne se ralliait [pas spécialement] aux conceptions que nous défendions tous deux et que nous avions laissé baptiser 'socialisme national'. »

réconciliation des classes, au règne de la jeunesse et au salut des pauvres. (...) Bientôt la grande expédition révolutionnaire tourna fort humblement à la promenade en rond dans les marécages de la basse politique. Tout ce qui comptait dans les milieux intellectuels s'en détacha. Six mois après son triomphal avènement, le grand gouvernement Van Zeeland n'était plus qu'une petite équipe ministérielle comme les autres ⁽²⁰⁾. »

D'autant plus qu'il apparut rapidement que Paul-Henri Spaak était un brillant carriériste, et Henri De Man un fort piètre tribun... Nous verrons plus loin que d'autres hommes de gauche encore furent marqués par les thèses du « fascisme occidental », et plus particulièrement War Van Overstraeten et Pierre Hubermont.

En quoi ce fascisme occidental, qui ne connut pas de réalisation véritable et demeura fort théorique, se différenciait-il du fascisme italien ou allemand ? Rappelons-nous qu'il tentait d'allier les meilleurs éléments de la tradition à ceux de la révolution. La différence, dès lors, tenait à ce que les traditions n'étaient pas les mêmes, de part et d'autre; de plus, le fascisme occidental, contrairement aux deux autres, ne voulait pas être faussé par la confusion avec les nationalismes naturellement expansionnistes. Enfin, il se refusait à être une mystique.

Mais sans doute est-il temps maintenant d'aborder l'objet spécifique de notre étude, à savoir l'évocation de quelques uns des groupes politico-littéraires qui, par le biais de manifestes, de revues ou d'articles de doctrine, marquèrent la vie intellectuelle en Belgique francophone durant l'entre-deux-guerres, ces groupes étant définis comme des ensembles de personnes qui avaient, à propos de problèmes précis, les mêmes opinions ou des opinions très proches.

Nous parlerons aussi de quelques uns des salons les plus célèbres de Bruxelles à cette époque : celui de Madame Errera, celui de Madame Destrée et celui des époux Didier, sans oublier le Cercle Gaulois qui, quoique n'ayant pas été à proprement parler un salon littéraire, fut l'un des hauts lieux de rencontre de l'intelligentsia franco-belge. Pour ce faire, nous puiserons largement dans les souvenirs de l'un des Bruxellois les plus mondains qui fussent, Pierre Daye.

2. LES LIGUES ET LES SALONS

1. La Ligue de Renaissance nationale

Appelée aussi « Ligue nationale », elle fut créée en septembre 1919 par le comte Adrien van der Burch. Sa présidence était assumée par le géné-

(20) Robert POULET, *op.cit.*, p. 50.



Pierre Daye

ral Leman, le glorieux défenseur de Liège. Elle groupait un grand nombre de noms très représentatifs du monde des affaires, du barreau, des lettres, en plus d'une quantité d'officiers. Mais, nous dit Pierre Daye : « Quoique l'ensemble représentât un milieu capitaliste impollué, on avait recruté quelques ouvriers, comme il était d'usage alors de le faire lorsque l'on voulait 'grouper toutes les classes de la Nation'. Car il était entendu que les élections prochaines se feraient pour la première fois au suffrage universel pur et simple ⁽²¹⁾. »

Cette ligue disposait de beaucoup d'argent, bénéficiant du soutien de très riches aristocrates, et elle pouvait compter sur l'appui de la *Nation belge* de Fernand Neuray.

Son programme politique était extrêmement vague. Il s'agissait de « diffuser dans le pays les idées nouvelles et d'amener une modification profonde dans la situation politique intérieure ».

Elle présenta à Bruxelles ⁽²²⁾, aux élections de novembre 1919, une liste composée comme suit :

1. Frédéric Brugmann, officier.
 2. Mr. Vleminckx, commerçant en bonneterie.
 3. Pierre Nothomb, écrivain, animateur du « Comité de politique nationale ».
 4. Comte Adrien van der Burch.
 5. Edmond Thieffry, aviateur (Il s'agissait du célèbre as de la guerre qui, quelques années plus tard, en 1925, réaliserait la première liaison aérienne Belgique-Congo).
 6. Mr. Van Cleven, typographe (« L'indispensable ouvrier »).
 7. Léopold Bonduelle, architecte (et futur professeur à l'école des Beaux-Arts).
 8. Jean Delville, peintre (futur maître de l'Ecole Idéaliste et futur membre de l'Académie Royale).
- ler suppléant : Pierre Daye, ancien combattant.

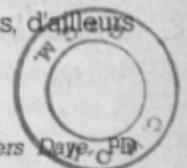
La Ligue nationale avait adopté pour slogans électoraux : « Lutter contre la tyrannie des partis », « Rallier les bonnes volontés de droite et de gauche », « Etre le premier noyau d'un parti national ».

Elle eut un élu, le commandant Frédéric Brugmann, qui était le propriétaire d'une célèbre écurie de course et un grand habitué du turf. Durant l'exercice de son mandat, il ne prononça qu'un seul discours, d'ailleurs consacré à la défense des courses de chevaux...

(21) Pierre DAYE, *Mémoires inédits*, chap. XIII, p. 331 (CREHSGM, Papiers Daye-PD).

9). Ces mémoires ont été rédigés en exil, à Buenos-Aires, avant 1960.

(22) Elle présenta également des listes dans quelques villes de province.



A cause des trop grandes imprécisions de son programme, à cause aussi de la très faible envergure politique de ses candidats, qui en donnaient une image par trop conservatrice et patriotarde, cette ligue ne put que déboucher sur un échec. Elle n'en constitua pas moins la première tentative, maladroite, de rapprochement de forces diffuses en vue d'une modification structurelle importante de la démocratie parlementaire belge.

2. Le Comité de politique nationale

Fondé ⁽²³⁾ et animé par le poète Pierre Nothomb, qui se voulait le Barrès belge et déployait, à cet effet, une bruyante agitation, ce groupuscule militait en faveur « d'une plus grande Belgique » et réclamait l'annexion à notre pays du Luxembourg, du bas-Escaut et du Limbourg hollandais. On ne peut s'empêcher d'opérer ici un rapprochement, *mutatis mutandis*, avec les thèses que soutiendrait une quinzaine d'années plus tard, le leider du Verdinaso, Joris Van Severen.

Le CPN, qui « pratiquait la politique des dîners » procéda, en 1921, au lancement d'un hebdomadaire appelé *La Politique* (qui deviendrait plus tard une éphémère *Action nationale*) et dont Pierre Daye fut l'un des collaborateurs en titre.

Notons au passage qu'un autre groupuscule du même genre se constitua à la même époque autour du journal *L'Autorité* dirigé par Luc Hommel, qui fut plus tard Secrétaire perpétuel de l'Académie royale. La doctrine de l'Autorité était faite d'antiparlementarisme et de nationalisme « pan-belges » inspirés des idées de Charles Maurras et de l'Action française.

Le Comité de politique nationale a connu, en 1939-40, des prolongements sous la forme d'une Ligue pour l'Indépendance, tout à la fois royaliste, neutraliste, belgiciste, conservatrice et réactionnaire. Son fondateur n'était autre que Pierre Nothomb, et ses membres les plus éminents messieurs Carton de Tournai, Louis de Lichtervelde, Charles Terlinden, Jacques Pirenne, Paul Crokaert, Corneille Heymans (prix Nobel 1939), Thomas Braun, Joris Van Severen, Jean de Villers (le directeur de *l'Ouest*) ainsi que le prince de Croy ⁽²⁴⁾.

Cette ligue publia, dès le 15 novembre 1939, un manifeste en faveur de « la paix belge, dans l'honneur belge, par la prudence belge et le déploiement de la force belge, au milieu d'une Europe en armes ». Ce neutralisme

(23) En 1919.

(24) Cfr Jules GERARD-LIBOIS et José GOTOVITCH, *L'An 40*, Bruxelles, Editions du CRISP, 1971, pp. 47-48.

belgiciste ne semble pas avoir suscité de grands échos dans l'opinion publique de notre pays, et beaucoup moins, en tout cas, que le *Manifeste pour la neutralité* du 29 septembre 1939 publié à l'initiative de Robert Poulet et de Mil Zankin. Nous y reviendrons.

3. Le Cercle Gaulois

Créé après la guerre de 1914-18 par des avocats, il eut ses locaux à l'Avenue Louise avant de s'installer à l'Avenue de la Toison d'Or. On y rencontrait des membres du barreau, des officiers, d'anciens officiers, des industriels, des financiers, des hommes politiques et, par conséquent, des diplomates étrangers, surtout français. La tendance libérale était dominante, incarnée par nombre de professeurs de l'U.L.B., par des avocats et par des magistrats, et l'on s'y pressait à l'heure des apéritifs et des repas ou autour des tables de baccara et de chemins de fer. Son célèbre déjeuner hebdomadaire du mercredi était très couru, et en être l'hôte constituait une sorte de consécration : « [Y] défilèrent pendant des années non seulement tous ceux qui comptaient à Bruxelles, ministres, gouverneurs, généraux, prélats eux-mêmes, mais aussi toutes les célébrités de passage : vedettes de la politique étrangère, artistes en vogue, guerriers illustres, maîtres de la finance internationale, savants, écrivains, ambassadeurs, conférenciers, princes en disponibilité... » (25). Epinglons au passage les noms du général Weygand, d'André Tardieu, de Charles Lindbergh, d'Alexandre Millerand, de Charles Dawes (l'homme du « plan »), du comte de Paris, de Paul Claudel, de lord Cecil, de Robert de Flers, de Francis de Croisset, de Pierre Benoit... La présidence de ce Cercle fut exercée alternativement par Frans Thijs, le fils du général ami de Léopold II, par Louis Lagasse de Loch et par Edouard Huysmans.

Des bruits très divers ont couru sur le rôle politique que quelques diplomates auraient fait tenir au Cercle Gaulois : « Il est certain que l'ambassade de France avait fini, dans les dernières années avant 1940, par prendre une place prépondérante dans les influences qui s'exerçaient au Gaulois, et ses représentants s'y trouvaient comme chez eux. On a même raconté que ce Club était devenu une succursale du Deuxième Bureau. Affirmation sans doute exagérée, bien que le suicide de deux des anciens présidents du Cercle, au moment de la débâcle de 1940 et de l'installation des Allemands à Bruxelles, ait pu provoquer d'inquiétants commentaires (26) ».

Toujours est-il qu'il exerça une espèce d'action « sociale » en permettant à un bon nombre de notables belges de rencontrer certaines personnes ou de procéder à des contacts et des échanges de vues, et le

(25) Pierre DAYE, *op.cit.*, chap. XVIII, p. 429.

(26) *Ibidem*, p. 430.

lecteur aura sans doute deviné que Pierre Daye en fut un membre très assidu. On le vit aussi assister fréquemment aux réunions de plusieurs salons littéraires.

4. Le salon Errera

L'immeuble habité par Isabelle Errera, riche veuve d'origine florentine, se trouvait rue Royale, à l'emplacement de l'ancienne *domus Isabellae* de l'époque des archiducs. C'était une bâtisse imposante, construite par Guimard au XVIII^e siècle, où la maîtresse de maison conviait à dîner, chaque semaine, quelques célébrités venues d'horizons fort différents, parmi lesquelles « on comptait un ou deux ambassadeurs et leurs épouses, un ecclésiastique, quelques professeurs de l'Université (de Bruxelles de préférence), l'une ou l'autre vedette étrangère comme M. Wickham Steed, le comte Sforza, M. Anatole de Monzie ou M. Léo Frobenius, un groupe de tout jeunes admirateurs qu'on appelait la 'petite Cour', quelques ministres, sénateurs ou députés, mais formant tripartite autant que possible, un peintre ou un sculpteur et, bien entendu, un fond de purs gens du monde (...) qui représentaient ce qu'à la comédie on appelle les utilités ⁽²⁷⁾ ».

Parmi les noms des membres de la « petite Cour », relevons celui de Pierre Daye qui rencontra là le Révérend Père Rutten, sénateur, ainsi que l'adversaire de Mussolini, don Luigi Sturzo, fondateur du parti populaire italien, et ceux de Léon Kochnitsky et de Léo Moulin qui y fit la connaissance de Franz Cumont, de Henri Grégoire et de Salomon Reinach, le philologue bien connu.

L'influence qu'exercèrent les activités de madame Errera dans le domaine politique ne fut sans doute pas négligeable : « A côté des dîners, il y avait aussi souvent les soirées que la maîtresse de maison qualifiait de 'grandes bagarres' et où, selon le même dosage, mais porté au décuple, deux ou trois cents personnes se pressaient autour des buffets. Le salon de Madame Errera était un salon de gauche, mais qui se voulait éclectique. On y forma même des ministères de droite. Et Van Zeeland doit sa première intronisation à de savants pourparlers qui s'échafaudèrent dans la *domus Isabellae* ⁽²⁸⁾ ».

5. Le salon Destrée

Assez semblable était le salon qu'animait, dans son hôtel de la rue des Minimes, madame Jules Destrée que tout le monde à Bruxelles affectionnait d'appeler « Mimie » : « Que la femme de ce politique socialiste soit

(27) *Ibidem*, ch. XXX, p. 696.

(28) *Ibidem*, p. 697.

parvenue, à force d'adresse et de gentillesse, à recevoir chez elle ce que compte de mieux l'armorial belge n'est pas le moindre miracle. Qu'elle ait réussi à mélanger les personnages les plus dissemblables, les duchesses avec les rapins, les évêques avec les députés communistes, les belles étrangères avec les savants pelliculeux, les artistes célèbres avec les dames d'oeuvres, constitue un phénomène (...) remarquable aux yeux de qui connaît son Bruxelles (29) ».

Quantité de gens se pressaient aux soirées qu'organisait Mimie Destrée, et il y avait foule chez elle le samedi à l'heure du thé. Il n'en allait pas de même lorsqu'elle conviait à dîner, et les invitations à sa table étaient tenues comme les marques d'un privilège insigne car, après le repas : « La duchesse d'Ursel, la princesse de Mérode, la princesse de Ligne et Ida Rubinstein s'asseyaient dans des fauteuils dominés par des buissons de roses ou de lilas; l'ambassadeur d'Angleterre, sans façon, s'installait sur un coussin à même le tapis, M. Francqui prenait un tabouret, le Premier Ministre se contentait d'une marche et, pendant que l'assemblée palpait d'admiration, Alfred Cortot se mettait au piano (30) ».

6. Le salon Didier

Sans doute moins ambitieux sur le plan des mondanités, le salon que Lucienne et Edouard Didier ouvraient à leurs hôtes deux fois par mois l'était bien davantage sur le plan politique. Monsieur Didier, qui était le fondateur du club « Jeune Europe » et le rédacteur en chef du bulletin du même nom, entretenait des liens d'étroite amitié avec Otto Abetz dont il avait fait la connaissance vers 1933. Madame Didier, elle, était une artiste, très admirée de Montherlant et de Marcel Aymé, dont elle fit un buste, mais aussi de Henri De Man, qui lui était très dévoué. C'est du reste sur la personne et les idées de l'auteur d'*Au delà du marxisme* qu'étaient centrées les réunions tenues dans la demeure des Didier, sise au 37 de l'avenue de l'Hippodrome à Ixelles. On y rencontrait des socialistes (Henri De Man, bien sûr, Paul-Henri Spaak, Léo Moulin) et des socialisants (Raymond De Becker, War Van Overstraeten, Ernestan) à côté de jeunes révolutionnaires de droite (Louis Carette, plus connu aujourd'hui sous le nom de Félicien Marceau, et Henri Bauchau qui, sous l'occupation, fonda le Service des Volontaires du Travail et dont nous reparlerons), de représentants de l'Ambassade d'Allemagne (Otto Abetz, Max Liebe) et d'intellectuels français (Brasillach, Montherlant et Fabre-Luce). Robert Poulet n'y vint qu'une seule fois, à l'occasion d'un débat contradictoire avec Paul-Henri Spaak.

(29) *Ibidem*, p. 698.

(30) *Ibidem*, p. 699.

Vers 1935, les époux Didier organisèrent aussi les rencontres du Zoute, sorte de camps-colloques réunissant de jeunes nazis et de jeunes Français et Belges. On y vit, entre autres, Pierre Daye, Louis Carette et Emmanuel Mounier, qui deviendrait un jour le père du « personnalisme ». Les Didier furent aidés dans leur entreprise par le bourgmestre de la petite station balnéaire belge, le comte Lippens, ouvert à l'idée d'une Europe unie autour de l'Allemagne, et par Raymond Delhay, administrateur du Bon Marché et futur secrétaire général ff. à la Santé publique, chez qui se retrouvaient beaucoup de membres du Cercle Gaulois.

Le salon Didier connut des prolongements politiques sous l'Occupation, sous la forme d'une maison d'édition, les Editions de la Toison d'Or, fondée en 1941, et qui publia nombre d'oeuvres contemporaines, dont beaucoup étaient favorables à un ordre nouveau conçu dans la révolution socialiste. C'est notamment le cas de deux essais, l'un de Francis Delaisi, *La révolution européenne*, et l'autre de Anton Zischka, *La science brise les monopoles* (31).

3. LES REVUES ET LES GROUPES

1. Le groupe belge des écrivains prolétariens

Le premier numéro de la revue *Tentatives* parut en avril 1928. Il comptait huit pages, exclusivement rédigées par deux jeunes écrivains, Albert Ayguesparse et Pierre Hubermont, qui s'y réclamaient du marxisme comme moyen d'investigation de la pensée bourgeoise et d'élaboration d'une culture authentiquement prolétarienne. Ils subissaient en cela l'influence directe du chroniqueur littéraire du *Drapeau rouge*, Augustin Habaru, et, à travers lui, celle des Français Henri Barbusse et Henri Poulaille (32). Ils furent immédiatement rejoints par un écrivain-paysan, Francis André, et par un jeune Russe qui avait été le témoin des débuts de la révolution soviétique, Benjamin Goriély, puis par le romancier anversois René Vaes, par le poète suisse Mulhart Mannler, par le journaliste Oscar de Swaef, par le jeune romancier-ouvrier français Marc Bernard, futur prix Goncourt 1942, et enfin par René Baert et Charles Plisnier.

Dans le double numéro 4-5 (1929) de *Tentatives*, on peut lire, sous la plume de Pierre Hubermont, d'Albert Ayguesparse et de Francis André un *Manifeste de l'équipe belge des écrivains prolétariens de langue française* dont le texte fut reproduit à Paris dans les colonnes du *Monde*.

(31) Le lecteur trouvera en annexe la liste des ouvrages publiés par cette maison d'édition.

(32) C'est d'ailleurs Augustin Haburu qui, en 1928, devint à Paris le rédacteur en chef de la revue de Barbusse, *Monde*.



Pierre Hubermont lors de l'ouverture de Journées Culturelles Wallonnes à Charleroi,
les 12 et 13 septembre 1942

L'irruption de Charles Plisnier au sein du groupe provoqua l'éloignement volontaire d'Augustin Habaru et de Pierre Hubermont parce qu'« à leurs yeux, Plisnier était l'archétype de cette culture que nous combattons (33) ». *Tentatives* céda alors la place à *Prospections*, dont la parution alla de décembre 1929 à mai 1932.

Sans vouloir entrer dans trop de détails, ni expliquer en quoi la littérature prolétarienne se distinguait de la littérature soviétique ou du roman populiste (34), nous nous attacherons à cerner quelque peu la personne de Pierre Hubermont.

De son vrai nom Joseph Jumeau, il est né dans le Hainaut, à Wihéries, en 1903. Issu du monde ouvrier socialiste (son père, mineur de fond, fut un militant syndicaliste de la première heure), il devint rapidement rédacteur au journal *Le Peuple*, où il s'occupait de politique intérieure. Ami de Vandervelde, il fut chassé de ce journal après que le vieux chef du P.O.B. eût démissionné du gouvernement (28 janvier 1937), par Paul-Henri Spaak et Arthur Wauters à la suite d'un conflit personnel avec ce dernier.

En 1928, Pierre Hubermont avait publié à Paris, dans l'*Humanité* de Vaillant-Couturier, un roman prolétarien, *La terre assassinée*. Mais c'est en 1930 qu'il fit paraître chez Georges Valois un roman minier magistral, *Treize hommes dans la mine*, qui connut un succès considérable et fut traduit en néerlandais et en russe. Cet ouvrage fut même adapté à la radio américaine à la demande de l'administration Roosevelt à l'occasion de la fondation du *Labour Day*, pendant yankee du 1er mai européen. Suivirent alors trois ouvrages : *Hardi, Montarchain!* aux Editions de l'Eglantine en 1932, dont la publication fut prétexte à un procès retentissant intenté par les notables qui avaient servi de modèle à ce *Clochemerle* hennuyer, *Marie des Pauvres* aux Editions Rieder en 1934 et *L'arbre creux* qui s'attira les louanges du plus redoutable des critiques d'alors, Robert Poulet.

Pierre Hubermont avait été profondément marqué par l'oeuvre maîtresse de Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, et ce n'est pas un hasard si son ouvrage le plus remarquable parut chez Georges Valois, qui avait été le fondateur du premier mouvement politique qui fût en France authentiquement fasciste (35), et plus précisément attaché à concilier les efforts des syndicalistes soréliens avec ceux des jeunes révolutionnaires de droite issus de l'Action Française. L'auteur de *Treize hommes dans la mine* a également subi l'influence de Henri De Man qui, comme lui, était soucieux d'insuffler un courant spiritualiste au sein du marxisme, afin de le

(33) Albert AYGUESPARSE, *De Tentatives à Prospections*, in *Etudes de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse pour son 75e anniversaire*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 355.

(34) Le lecteur verra ces questions traitées avec beaucoup de compétence par Michel RAGON dans son *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris, Albin Michel, 1974.

(35) Sur le *Faisceau* de Georges VALOIS, on lira avec intérêt l'essai de Zeev STERNHELL, *Ni droite ni gauche*, Paris, Seuil, 1983.

porter au-delà de lui-même et de raviver le combat contre « la machine matérialiste que notre temps façonne ⁽³⁶⁾ ». Pierre Hubermont suivit dès lors le chef du Parti socialiste, jusque dans son engagement en faveur d'un nouvel ordre européen. Il tint, durant l'occupation, une chronique sociale dans les colonnes du *Nouveau Journal* et de la *Légia*, il devint directeur de la Communauté Culturelle Wallonne et porte-parole wallon au sein de la Société Européenne des Écrivains dont le siège était à Weimar. Il fut aussi l'un des témoins de l'ouverture des tristement célèbres fosses de Katyn, où gisaient les corps des officiers de l'armée polonaise exécutés par les Russes en 1940. Il fut enfin l'animateur du mensuel *Wallonie* qui parut entre 1941 et 1944.

Condamné aux travaux forcés après la guerre, il sortit de prison en 1950 et ne publia plus aucun ouvrage.

Soulignons, pour conclure, le fait que d'autres « écrivains prolétariens » connurent une trajectoire assez similaire. Ainsi, René Baert, l'ami de Plisnier venu avec lui à *Prospection* fut, sous l'occupation, un collaborateur régulier du *Pays Réel*; Constant Malva, l'écrivain-mineur, fut un temps partisan de l'ordre nouveau, collabora au « Travail » de Henri De Man et devint le concierge de l'UTMI à Bruxelles; Marcel Parfondry, un instituteur socialiste membre de la Loge, ami de Malva et d'Hubermont, publia des articles dans la revue que ce dernier animait, *Wallonie*, et exerça les fonctions de secrétaire de l'UTMI pour la région du Centre...

2. La Revue réactionnaire

En avril 1933, Stanislas Delhaye, Charles Anciaux et Robert Poulet fondaient la *Revue réactionnaire*. Quoique son titre eût été mal choisi — le terme de « réactionnaire », en effet, n'y appelait pas à un retour en arrière et ne s'opposait pas au progrès social; il réagissait, au contraire, contre des tendances jugées rétrogrades, le capitalisme et la démocratie parlementaire —, cette revue eut, rapidement, un millier d'abonnés. En dehors d'articles politiques, on y trouvait des chroniques artistiques et littéraires, des contes, et même, à l'occasion, un roman. C'est dans la *Revue réactionnaire* que parut *La clé des champs*, de Léon Duesberg.

Au sein de l'équipe rédactionnelle, René Hislaire affichait des opinions radicales. C'était un ancien collaborateur de la *Nation belge* qui deviendrait, plus tard, l'un des piliers du gouvernement Van Zeeland dans le monde de la presse. Les autres membres de cette équipe étaient Jacques Bainville, le célèbre historien français, Georges Marlier, dont les compétences en matière de critique artistique étaient déjà fameuses, Georges Poulet, qui y faisait ses premières armes sous son vrai nom (il signait aupa-

(36) Pierre HUBERMONT, *Réponse à la Nouvelle Equipe*, in *Tentatives*, n° 2, (1929).

ravant d'un pseudonyme, Georges Thialet) et, occasionnellement, Robert Guiette, qui deviendrait un jour professeur à l'Université de Gand et membre de l'Académie royale. Ils bénéficiaient de la sympathie agissante de Maurice Maeterlinck, de Charles Maurras et de Pierre Gaxotte. Il est vrai que Robert Poulet entretenait avec l'*Action française* des liens d'amitié solide, et plus particulièrement avec Maurras et Daudet.

L'expérience, qui dura trois ans, s'acheva avec le départ de Stanislas Delhay et de Robert Poulet. Elle avait permis des prises de contact et des échanges de vues, mais au sein d'un cercle restreint et assez univoque.

3. Le « Groupe Poulet »

C'est précisément afin d'élargir les perspectives de sa réflexion politique et dans l'intention de lui donner un champ pratique que Robert Poulet organisa chez lui, au 201 avenue Louise, durant l'hiver de 1935-1936, des réunions mettant face à face une trentaine d'intellectuels, répartis pour moitié en nationalistes et en socialistes. C'est ainsi que l'on vit, entre autres, Paul Werrie, Gaston Pulings, Gaston Derijcke (alias Claude Elsen), Xavier de Grünne, Max Hodeige, Pierre Fontaine, s'entretenir avec Paul M.-G. Lévy, Léo Moulin, Léon Lemoine, Hermann Closson, Gabriel Figeys (Mil Zankin) et War Van Overstraeten. Robert Poulet leur prouva qu'au fond, « ils étaient tout à fait d'accord ⁽³⁷⁾ ». Tous décidèrent, dès lors, de se réunir chaque semaine et de rédiger en commun une charte dont Max Hodeige et Léo Moulin notèrent les grandes lignes, en étroite collaboration avec War Van Overstraeten, et que les cosignataires publieraient. Ce texte fut rédigé, et la seule vraie difficulté tint à la question de la monarchie. Le point de vue de Robert Poulet à ce propos fut adopté. War Van Overstraeten rédigea ensuite un projet d'organisation politique, dont il exposa les statuts rigoureux. C'est à ce moment que le groupe fut dissous, à la suite des pressions exercées par les différents partis, qui firent en sorte que leurs membres n'assistassent plus aux réunions.

Arrêtons-nous un moment à la personne du principal protagoniste, avec Robert Poulet, du groupe, War Van Overstraeten. Né en 1891, ce peintre délicat, auteur de paysages espagnols lumineux, de portraits empreints de romantisme et de natures mortes presque austères fut l'un des « pères fondateurs » du parti communiste belge, au poste de secrétaire national, et l'un de ses deux premiers élus à la Chambre, en 1925. Il fit ensuite un voyage en Russie, où il eut un entretien avec Lénine. Pourtant, en 1928, il retourna officiellement à ses occupations d'artiste. Il avait rallié les idées de Léon Trotsky, et entretenait des relations avec d'autres communistes en rupture de parti, Charles Plisnier et Victor Serge par exemple.

(37) Robert POULET, *L'Oiseau des Tempêtes*, chap. V, p. 57.

Sa pensée connut alors une dérive, qui le mena du trotskysme au fascisme inconscient de sa propre nature puis, à la fin de sa vie, au mysticisme religieux. « Aux réunions du groupe, il prit d'abord une position révolutionnaire, qui évolua peu à peu de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Il était très impressionné par le maurrassisme, qu'il ignorait. (...) [Lorsque l'aventure s'interrompit,] il était devenu plus ou moins fasciste sans s'en rendre compte, et il retourna à sa peinture ⁽³⁸⁾. »

Signalons enfin qu'à la même époque d'autres réunions, beaucoup plus informelles, se tenaient à Bruxelles, rue de Namur, chez Hermann Closson. L'auteur de *Godefroid de Bouillon* et son épouse ⁽³⁹⁾ y conviaient nombre de personnes, surtout « de gauche », qu'ils mettaient en présence de Robert Poulet et ce, même sous l'occupation. Au cours de ces réunions, on dansait, on faisait de la musique, on jouait aux charades, on s'amusait beaucoup et de nombreux contacts s'établissaient.

4. Le Groupe du Lundi

Entre 1936 et 1941, une sorte d'aréopage, formé autour de l'idée que les écrivains belges n'étaient, *du point de vue esthétique*, que des écrivains français comme les autres, se réunit le premier lundi de chaque mois à la Maison d'Art puis dans un petit restaurant proche de la Porte de Namur à Bruxelles.

Il avait été constitué à l'initiative de Franz Hellens, ses membres avaient tout d'abord été choisis par Robert Poulet et par Pierre Hubermont, et la cheville ouvrière en était Arnold de Kerchove :

« L'auteur de *Treize hommes dans la mine* vint me faire part d'une idée de Franz Hellens, idée pour laquelle je pris feu un peu vite... Il s'agissait de créer une société d'écrivains, qui ne fût pas une académie, mais où les romanciers, les dramaturges, les poètes, les essayistes résidant à Bruxelles pussent se rencontrer, causer sans retenue et sans cérémonie, échanger des renseignements, exposer leurs projets. Nous ⁽⁴⁰⁾ dressâmes une première liste, qui fut agréée par le promoteur, et les invitations furent lancées. Ainsi naquit le 'Groupe du Lundi', nommé de la sorte parce qu'il se réunissait le premier lundi de chaque mois. (Ce qui parut encore beaucoup : nous ne sommes plus au temps où Musset, Hugo, Lamartine, Vigny, Dumas, Balzac, se voyaient *tous les jours*!) Au début, ces soirées furent très courues : on y rencontrait Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Charles Bernard, Paul Fierens, Michel de Ghelderode, Hermann Closson, Robert Vivier, Mélot du Dy, Gaston Pulings, d'autres encore. On lança des manifestes, on composa des programmes. Puis, comme il fallait s'y attendre, les défections commencèrent. Franz Hellens,

(38) Lettre de Robert Poulet à l'auteur, en date du 3 juin 1986.

(39) Georgette Closson était la marraine de Françoise, la fille unique de Robert Poulet, née le 3 avril 1938. Son parrain était le successeur d'Hermann Closson à *Cassandra*, Paul Werrie.

(40) Le manuscrit porte, biffés, les mots : « Pierre Hubermont et moi dressâmes... ».

selon son habitude, se dégoûta le premier de sa propre invention. Il tira sa révérence, suivi de la plupart des messieurs 'd'âge'. En leurs lieu et place apparurent Marie Gevers, Madeleine Ley, Paul Werrie, Georges Marlier, élus par cooptation unanime. Les séances — si l'on peut dire — se tenaient d'abord à la Maison d'Art, puis, après divers essais malheureux, échouèrent dans la salle haute d'un petit restaurant, qui jouait les Drouant avec une odeur de graillon et des tapisseries en pièces. À travers vents et marées, le Groupe du Lundi se maintint jusqu'au coeur de la guerre. Il y eut encore des dîners l'été 1941, réunissant, sans inconvénient ni difficulté, anglophiles, communistes, collaborationnistes, attentistes. On peut dire qu'à ce moment, autour de cette table, jaillirent les dernières lueurs de la liberté d'esprit, de la courtoisie intellectuelle et de la mutuelle bonne foi. C'était trop beau! Tout à coup nous ne nous retrouvâmes plus que trois ou quatre... La dernière lueur s'était éteinte. Désormais Arnold de Kerchove, secrétaire bénévole, n'eut plus le courage d'envoyer ses convocations aux 'lundistes'. L'expérience avait duré cinq ans. Elle était significative. (41) »

Le 1er mars 1937, les membres du Groupe firent paraître un manifeste retentissant qui provoqua de nombreux remous dans le petit monde des lettres belges. Il avait été rédigé par Robert Poulet, puis corrigé par Pierre Hubermont et Robert Vivier (42). On y contestait l'existence, pourtant officiellement reconnue, d'une « littérature belge » spécifique; on y affirmait, au contraire, que l'oeuvre de nos écrivains devait trouver tout à fait naturellement sa place au sein de la littérature française, qu'il existe la France littéraire, et donc des lettres françaises de Belgique, mais pas de lettres belges de langue française; on y regrettait le rôle funeste joué par les institutions littéraires officielles de notre pays, qui ne se concrétisait que par la pompe académique ou l'associationnisme puéril; on y regrettait l'absence de tout travail critique d'envergure et on y rappelait que les oeuvres régionalistes, pour pittoresques qu'elles fussent, n'étaient que d'aimables

(41) Robert POULET, *L'Oiseau des Tempêtes*, chap. V, pp. 75-76.

(42) La paternité de ce texte a été généralement attribuée à Franz Hellens qui défendait des idées semblables depuis fort longtemps, ou à Robert Vivier et Pierre Hubermont (cf Raphaël DE SMEDT, *Hellens et les lettres françaises de Belgique*, in *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse pour son 75e anniversaire*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 194). A tort, à notre avis. Nous nous fondons pour le dire sur les témoignages concordants que nous ont fournis Pierre Hubermont et Robert Poulet, au cours d'entretiens à bâtons rompus. Or ces deux écrivains n'avaient plus eu de contacts entre eux depuis de très nombreuses années. Par ailleurs, un article de Robert POULET, *La querelle du régionalisme*, paru le 14 mai 1936 dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* et que nous joignons en annexe, permet d'en faire la démonstration : les auteurs qu'il y évoque sont les mêmes que ceux cités dans le *Manifeste*, à savoir la Jeune Belgique, Krains, Baillon, Alphonse de Chateaubriant, Verhaeren... De plus, dans sa réplique datée du 27 mars 1937, Georges Rency, qui était président du Comité de l'Association des Écrivains belges et membre de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises, juste avant de parler de son rédacteur — qu'il ne nomme pas — qualifie ce manifeste de « libelle qui voudrait bien affecter des allures de pamphlet ». Parmi ses signataires, seul Robert Poulet était alors connu comme pamphlétaire, après la parution de *La révolution est à droite* en 1934. Enfin, dans un article de *l'Étoile belge* du 18 juillet 1938, Franz Hellens taxa lui-même la thèse du « Groupe du Lundi » d'extrême. Ce démarquage nous fait croire qu'il n'en était pas l'auteur. Et peut-être même entendait-il par là que celui-ci était un extrémiste. Et qui d'autre que Robert Poulet eût pu, au sein de l'équipe, mériter pareil vocable, Hubermont mis à part ? Or ce dernier ne revendique pas la rédaction du texte...

amusettes sans grand rapport avec l'art littéraire (43). Il fut revêtu des signatures de vingt et un écrivains (44), dont beaucoup avaient déjà publié des oeuvres en France, et nombre de commentateurs pensent qu'il procédait du désir des écrivains belges de se voir reconnus par Paris, vrai destinataire du document (45). Il n'en est pas moins vrai que Robert Poulet prolongea dans le « Groupe du Lundi » les débats qui s'étaient tenus chez lui quelques mois auparavant, et que sa quête d'une synthèse des forces politiques contraires animant les écrivains belges suscita des débats passionnés. Nous en voulons pour exemple la publication de *Hitler n'est pas jeune* (1939) où Marcel Thiry se refuse à croire, comme Robert Poulet, au dynamisme et à la pureté des mouvements fascistes.

On pourrait se demander comment l'apparente francophilie du *Manifeste* des lundistes pouvait s'allier, chez certains d'entre eux, avec un nationalisme politique sourcilieux et un neutralisme les menant à applaudir à la rupture, en 1936, de l'accord militaire franco-belge. C'est qu'« en politique, les sentiments et le réalisme sont deux choses, et si mon affection pour la culture et le peuple de France n'a jamais varié, je ne pouvais pas rester aveugle devant la folie de sa politique guerrière, que menait alors Léon Blum (46) ».

Remarquons au passage que la plupart des intellectuels fascistes belges entretenaient des contacts étroits avec Paris. Robert Poulet avait comme éditeur un Liégeois, Robert Denoël, qui lui avait fait connaître Louis-Ferdinand Céline. Il avait pour amis Edmond Jaloux, Jacques Bainville, Robert Brasillach, Jacques Chardonne et Pierre Drieu la Rochelle qu'il retrouva à la NRF en 1941. Pierre Daye appartenait à l'équipe de *Je suis Partout* où il se fit de nombreuses relations, parmi lesquelles Pierre Gaxotte, Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Georges Blond et Jacques Bainville... De même, certains de nos écrivains socialistes (au sens large) avaient pu nouer en France des contacts fructueux, notamment par l'intermédiaire de Paul Colin, alors homme de gauche (!) et directeur des Editions Rieder où il officia entre 1921 et 1933, avant de rentrer au pays pour y fonder l'hebdomadaire *Cassandra* en 1934. C'est chez Rieder que parurent *Le village gris* de Jean Tousseul en 1927, *Elva* suivi de *Dans nos bruyères* de Neel Doff en 1929, *Folle qui s'ennuie* de Robert Vivier en 1933 et *Marie des pauvres* de Pierre Hubermont en 1934. Rappelons-nous que *Treize hommes dans la mine* avait paru chez Valois en 1930. Le manuscrit en avait

(43) Le lecteur trouvera en annexe le texte intégral de ce manifeste.

(44) Citons, outre ceux qui ont déjà été nommés, Marie Gevers, Hermann Closson, Michel de Ghelderode, Charles Plisnier, Marcel Thiry, Eric de Haulleville, Horace Van Hoffel...

(45) Cfr Marc QUAGHEBEUR, *Balises pour l'histoire de nos lettres*, in *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des Lettres belges de langue française, 1982, p. 57.

(46) Pierre DAYE, *op.cit.*, chap. XXXV, p. 831. Pierre Daye, quoique n'étant pas signataire du *Manifeste*, partageait largement à ce propos les opinions de Robert Poulet et de Gaston Pulings, le correspondant en Belgique des *Nouvelles Littéraires*, qui collaborait aux *Cahiers du Sud* de Marseille.

été relu par Georges Duhamel et André Thérive ⁽⁴⁷⁾, critique littéraire du *Temps* et l'un des plus éminents aristarques de son époque.

4. PACIFISME ET NEUTRALITE

1. Communauté

En 1936, un ancien dirigeant de l'A.C.J.B., Raymond De Becker, faisait paraître le *Bulletin* d'un groupe baptisé « Communauté ». On y défendait « l'idée d'un ordre national où liberté serait 'équilibrée' par hiérarchie et autorité, ainsi qu'un ordre international fondé sur les patries et l'égalité des droits. 'Communauté' préconisait pour la Belgique l'abandon de 'tout lien de vassalité' envers la France et une éventuelle négociation directe avec le Reich pour aboutir à un pacte de non-agression ⁽⁴⁸⁾ ».

Les membres de ce groupe n'étaient autres que War Van Overstraeten, Léo Moulin, Ernestan, Louis Carette, Albert Lohest et Henri Bauchau. Ce jeune catholique, futur chef du Service des Volontaires du Travail pour la Wallonie et futur résistant, est aujourd'hui le biographe de Mao-Tsé-Toung.

Il apparut rapidement que les risques d'une conflagration européenne devenaient énormes, et que les chances de maintenir notre pays à l'écart du conflit devaient être saisies sans attendre.

2. Une analyse de la situation internationale après 1938

« Les crises internationales se succédaient à un rythme hallucinant. Avant même que la guerre d'Espagne ne fût achevée, apparurent les premiers signes d'un grave conflit diplomatique, à propos des Sudètes. Visiblement l'Allemagne cherchait à tirer le plus grand parti possible des erreurs qu'avaient commises les ex-vainqueurs et de l'avance considérable qu'elle (...) avait prise en matière d'armement. On avait jeté l'Italie dans les bras d'Adolf Hitler ⁽⁴⁹⁾. On avait abandonné tous les gages et renoncé à toutes les garanties. La France s'était offert une expérience sociale qui avait tourné à la faillite la plus lamentable pendant que l'Angleterre se ridiculisait en menaçant Mussolini avec des bateaux sans munitions et une armée sans soldats. Quant à la mystérieuse Russie, elle jouait un jeu singulier, ravitaillant les Italiens en pétrole au moment des sanctions, les républicains espagnols en avions et en techniciens, mais au compte-gouttes, appuyant ou suscitant les Fronts populaires, qui affaiblissaient ses propres alliés, concluant des pactes ambigus, et lançant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, les partis

(47) Témoignage de Mme Addy Jumeau, soeur de Pierre Hubermont, à l'auteur, le 1er mars 1983.

(48) J. GERARD-LIBOIS et J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 45.

(49) A l'occasion de l'affaire des sanctions, qui avait suivi la campagne italienne d'Ethiopie.

communistes dont la docilité et la versatilité intellectuelles étaient la risée du monde. Entre la France et l'U.R.S.S., un flirt se poursuivait, juste assez poussé pour menacer le Troisième Reich, juste assez platonique pour que la fiancée moscovite pût se dérober encore si les choses tournaient mal, à cause de cette menace. (...)

De toute évidence, les intérêts divergents des principales nations auraient dû s'effacer derrière l'intérêt commun de l'Europe : *Il ne fallait pas qu'il y eût la guerre*. Eclatant pour tel ou tel motif secondaire, celle-ci ne tarderait pas — cela crevait les yeux — à prendre une extension et une intensité meurtrière telles qu'aucun avantage politique, acquis par le vainqueur, ne compenserait les dommages effroyables que subirait notre partie du monde. Le cerveau humain eût-il été un tant soit peu lucide et raisonnable durant cette période critique, la seule question que les dirigeants de Londres, de Paris, de Berlin se fussent posée en 1938 eût été la suivante : 'Comment faire pour éviter, à tout prix, une conflagration qui nous ruinerait et nous saignerait tous ?' (50). »

C'est précisément le souci qui anima les treize signataires d'un manifeste resté fameux.

3. Le Manifeste des Treize

Devant la montée des périls, et face au déferlement de haines et de passions qu'elle suscitait de toutes parts en Europe, quelques voix s'élevèrent, dissonnantes, et notamment en France. C'étaient celles de quelques socialistes, chez qui la fibre pacifiste se révélait plus solide que la fibre antifasciste, et de quelques écrivains proches de l'Action française, à commencer par Charles Maurras, qui publia à la fin du mois d'août 1939 une série d'articles énergiques contre une guerre au terme de laquelle la France aurait, selon son expression, « les reins brisés pour cent ans ». Ces articles exercèrent une grande influence sur Robert Poulet qui, avec Gaston Derijcke (51) et Mil Zankin (52), rédigea en septembre 1939 le célèbre manifeste *Pour la neutralité belge, contre l'éternisation de la guerre européenne et pour la défense des valeurs de l'esprit*. Ce texte fut envoyé, pour adhésion, à une vingtaine d'écrivains et de journalistes en vue (53), et dix d'entre eux le signèrent : Léo Moulin, Georges Marlier, Paul Herten, Paul Neuhuys, Paul Colin, Gaston Pulings, Jean Libert, Marc Eemans, Marcel Dehaye et Pierre Daye.

« Les promoteurs ne constituaient pas un groupe structuré, avec réunions régulières. Dès qu'on sut qu'on pourrait compter sur *Cassandra* et sur Zankin, on adressa le texte à une liste de personnes choisies par les promoteurs, par

(50) R. POULET, *op.cit.*, chap. V, pp. 81 ss.

(51) Critique littéraire du *Rouge et Noir* et journaliste à *Cassandra* dont il deviendra rédacteur en chef sous l'occupation.

(52) Alors secrétaire de rédaction du *Rouge et Noir*, dirigé par Pierre Fontaine, et attaché à l'INR. Ses opinions anarchisantes étaient bien connues. Mentionnons au passage le fait que le second critique littéraire du *Rouge et Noir* n'était autre que Pierre Hubermont, qui y introduisit Charles Plisnier.

(53) Voir les documents joints en annexe.

un système de cooptation. Les rexistes notoires, certains neutralistes dont la signature pouvait être plus compromettante qu'utile, furent écartés de la liste des sollicités; ainsi en fut-il des nationalistes flamands, qui n'eussent d'ailleurs pas admis la coloration nettement belgiciste du manifeste, des communistes, qui n'auraient pu se rallier à l'idée sous-jacente de politique des mains libres à l'Est pour le Reich, ou encore d'hommes comme le journaliste Raymond de Becker, de l'*Indépendance Belge*, dont les relations avec P.-H. Spaak étaient pourtant assez suivies à l'époque. L'horizon politique appelé à se retrouver dans les signatures devait aller de la tendance nationale-belge représentée à l'extrême-droite par Robert Poulet, Paul Colin, Pierre Daye et, à gauche, par des partisans francophones de Henri De Man ou par des socialistes sans allégeance explicite pourvu qu'ils soient ralliés aux thèses neutralistes-pacifistes. (54) »

Il parut d'abord le 29 septembre 1939 dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* dont le directeur, l'abbé Van den Hout, était, en quelque sorte, le quatorzième signataire, mais « occulte », puis dans *Cassandra* le 30 septembre 1939, dans *Le Pays Réel* du 1er octobre 1939 et dans les *Cahiers franco-allemands* d'octobre 1939.

Les remous furent nombreux. Si d'aucuns approuvèrent sans réserve cette initiative, à l'instar de Léon Degrelle ou de la revue pacifiste *Omroep*, d'autres la blâmèrent fortement, comme *La Nation Belge*, *Le Soir* (55), *La Libre Belgique*, l'*Indépendance Belge*, *La Gazette*, *Le Rappel*, *Le Peuple* ou *La Flandre Libérale* (qui traita même les Treize de « roubles-marks ») parce qu'ils y voyaient des aspects tout à la fois germanophiles, philofascistes et défaitistes. Cette interprétation prévalut également en France. Maître Henry Torrès, à ce moment responsable de la propagande française en Belgique, aux Pays-Bas et dans le Luxembourg, taxa Pierre Daye de trahison envers la France dans un livre qu'il publia peu après, et l'ex-député rexiste se vit désormais refuser tout visa pour ce pays. La publication du manifeste jeta également un froid entre Robert Poulet et Charles Maurras...

Les signataires invoquèrent, dans leurs répliques, des cautions prestigieuses, plus ou moins nettes : celle de Paul-Henri Spaak, celle d'Hubert Pierlot, celle du général Van Overstraeten, celle du comte Capelle, voire celle du Roi lui-même. Écoutons Pierre Daye : « Le texte avait été revu par plusieurs d'entre nous et avait même été, ce que l'on ignorait, discrètement soumis au ministre des Affaires Étrangères Spaak. En ces heures tragiques, nous ne voulions rien faire qui pût gêner la politique gouvernementale. Spaak avait approuvé, tout en suppliant que personne ne connût son accord. (56) »

(54) J. GERARD-LIBOIS et J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 38. L'analyse qu'ils donnent des événements qui entourèrent la publication du *Manifeste des Treize* est particulièrement fine.

(55) Qui soutint contre Robert Poulet une polémique à l'issue de laquelle le journal bruxellois présenta des excuses.

(56) P. DAYE, *op.cit.*, chap. XLI, p. 936.